

## **TEXTES A TRADUIRE EN ITALIEN POUR L'ÉPREUVE ORALE DU 30.06.2016**

Les étudiants choisiront, parmi les textes suivants, les textes qu'ils présenteront, traduits en italien, au premier appel d'examen et à envoyer au professeur le 26 juin 2016 au plus tard. À l'oral, on leur demandera de commenter, en motivant leurs choix (et notamment, les transpositions opérées).

Les textes pouvant être de tailles différentes, les étudiants feront leurs choix de manière à avoir au moins un texte informatif/argumentatif et un texte littéraire comptant une moyenne d'au moins 1400 signes (espaces exclus) par texte (textes, éventuellement, partiels) pour un total d'au moins 2800 signes. Libres, bien sûr, de présenter plus de textes/signes.

Le nombre de signes à prendre en considération est celui des écrits dans la langue de départ.

En ce qui concerne les textes dont il existe une traduction italienne, les sources ne seront révélées qu'à la fin de l'épreuve orale.

N.B. : Les textes informatifs/argumentatifs peuvent avoir été remaniés (simplifiés) pour les exigences de l'épreuve.

## Textes informatifs

### Texte n.1

#### **Bergen-Belsen libéré, 15 avril 1945**

Compte-rendu, du livre de Francine Christophe « 15 avril 1945- Bergen-Belsen libéré »

Francine Christophe est présidente de l'Amicale de Bergen-Belsen, auteure de multiples témoignages écrits et oraux sur son histoire d'enfant déportée avec sa mère Marcelle, 2 mai 1944, parce qu'elles étaient juives, mais fille et femme d'un officier prisonnier de guerre, ce qui fait qu'elles n'ont pas été détenues à Birkenau. Elle a fait paraître en 2015 un livre de 130 pages, édité par La Fondation de la Déportation, avec des documents dont des photos des morts rejetés regroupés et ensevelis dans des fosses communes. « Bergen-Belsen libéré » décrit les conditions apocalyptiques ayant précédé et suivi la libération de ce camp de l'Allemagne du Nord, le dimanche 15 avril 1945, par la 2e armée britannique.

Ce livre a pour caractéristique de mêler dans une 3e partie les témoignages de soldats et officiers français et étrangers, ayant libéré le camp ou entrés dans le camp après sa libération [...] auxquels s'ajoutent ceux qui, les premiers, visionnèrent les images prises par les services photographiques des armées alliées.

Une 4e partie reprend les témoignages de vingt déportés et déportées, publiés ou non, qu'ils soient déportés juifs et/ou résistants, que Bergen-Belsen ait été le camp de déportation, le camp de transit ou le camp d'évacuation. [...].

Ce que relatent Francine Christophe et ses camarades, y compris ceux et celles venant d'Auschwitz-Birkenau, Neuengamme ou Ravensbrück, ayant été transférés ou évacués dans ce camp-mouroir, c'est d'abord la faim « dévorante », la soif par absence d'eau coupée par les Allemands, mais aussi les maladies mortelles : la dysenterie, le typhus qui font 35 000 morts entre janvier et la mi avril 1945, 13000 morts après la libération. Ces amoncellements de cadavres dont témoignent les prisonniers, mais aussi les images comme ces cadavres que les Britanniques obligent les SS, et l'ancien commandant de camp J. Kramer, à transporter jusqu'aux fosses d'incinération, avant que n'interviennent les bulldozers conduits par des soldats britanniques « balayant les corps jusqu'aux charniers », les « énormes pelles débordant de crânes, de jambes et de bras ». Scènes d'apocalypse qui hantent les survivants et les témoins qui disent tous l'odeur insoutenable.

Le camp de Bergen-Belsen, contrairement à beaucoup d'autres comme Neuengamme situé près de Hambourg, a continué à fonctionner jusqu'au bout, encadré par la hiérarchie militaire de la SS, avec leurs auxiliaires de la Wehrmacht et des soldats hongrois alliés. Ce fut un camp-mouroir submergé par l'arrivée de nouveaux arrivants. Ceux qui ont survécu le doivent aux armées alliées, arrivées trois semaines avant la fin de la guerre, à leur résistance, et aux transferts opérés par les nazis à des fins politiques ou militaires.

Marie-Paule Hervieu, mai 2016.

env. 2 300 signes (espaces exclus) ; source : <http://www.cercleshoah.org/spip.php?article529>

## Texte n.2

### **Rosenstrasse. La résistance des femmes allemandes**

Le 27 février 1943, Goebbels veut vider l'Allemagne de ses 51 000 juifs qui jusque là étaient protégés par leur travail d'esclaves. C'est la *Fabrik-Aktion*.

Parmi les 15 000 juifs berlinois, des privilégiés issus de mariages mixtes, 2 000 d'entre eux sont internés Rosenstrasse.

Leurs femmes, qui ont refusé de divorcer, après les lois de Nuremberg de 1935, vont aller chaque jour pendant une semaine devant le bâtiment des centres sociaux juifs de la Rosenstrasse pour protester contre l'arrestation de leurs maris, aux cris de : " Rendez-nous nos maris". Malgré les policiers et les SS, chaque jour plus nerveux, qui les dispersent ou les menacent, ces femmes de plus en plus nombreuses, les font reculer sous les cris d'"Assassins".

Le 5 mars, les prisonniers juifs sont libérés sur ordre de Goebbels.

A Babelsberg, dans les décors du *Pianiste* de Spielberg, Margarethe von Trotta a tourné son film *Rosenstrasse*.

Un projet que Margarethe avait en tête depuis longtemps et qui a obtenu enfin des crédits après la vague causée en Allemagne, par le livre de Daniel Jonah Golhagen sur *Les bourreaux volontaires de Hitler*. Non, tous les Allemands n'étaient pas antisémites. Des milliers d'Allemands se sont opposés à Hitler.

Un film sur la mémoire et l'histoire. Margarethe a interrogé des témoins, elle s'est inspirée de personnages réels, comme la comtesse von Malzahn qui en Prusse a caché son mari juif, et en a créé d'autres, imaginaires pour rendre son histoire plus attachante.

Ingeborg Hunzinger, déjà du temps de la RDA, a fait un monument à la mémoire de ces femmes dont l'histoire a été (re)découverte en Allemagne après la chute du mur. [...]

Les femmes seraient-elles plus courageuses que les hommes ? dans le milieu intello-artistique allemand, beaucoup d'Allemands avaient divorcé de leurs femmes juives qui ont été déportées.

Compte rendu du livre *Une Allemagne contre Hitler*, de Günther Weisenborn, de 2004, publié pour la première fois en 1953 en RFA sous le titre *Der lautlose Aufstand*, la Révolte silencieuse.

env.1700 signes (espaces exclus) ; source <http://www.cercleshoah.org/spip.php?article324>

## Textes littéraires

### Texte n.1 (niveau de difficulté : facile)

L'hiver précédent – le premier de la guerre – avait été long et dur. Mais que dire de celui de 1940-1941 ? Dès la fin de novembre commencèrent le froid et la neige. Elle tombait sur les maisons bombardées, sur les ponts que l'on rebâtissait, sur les rues de Paris où il ne passait plus d'autos ni d'autobus, où marchaient des femmes vêtues de manteaux de fourrure et coiffées de capuchons de laine, où d'autres femmes grelottaient à la porte des magasins. Elle tombait sur les rails de chemin de fer, sur les fils télégraphiques qui sous son poids traînaient jusqu'à terre et parfois se brisaient, sur les uniformes verts des soldats allemands aux portes des casernes, sur les étendards rouges à croix gammée au fronton des monuments. Dans les appartements glacés, elle laissait pénétrer une lumière livide et lugubre qui augmentait encore la sensation de froid et d'inconfort. [...]

La terrasse des Corte, cet hiver-là, était recouverte d'une épaisse couche de neige où l'on mettait le champagne à frapper. Corte écrivait auprès d'un feu de bois qui n'arrivait pas à remplacer la chaleur absente des radiateurs. Son nez était bleu ; il pleurait presque de froid. D'une main il serrait sur son cœur une boule de caoutchouc pleine d'eau bouillante, de l'autre il écrivait.

À Noël, le froid redoubla de violence ; dans les couloirs du métro seulement on se dégelait un peu. Et la neige tombait toujours, inexorablement, douce et tenace sur les arbres du boulevard Delessert où les Péricand étaient revenus habiter – car ils appartenaient à cette classe de la haute bourgeoisie française qui aime mieux voir ses enfants privés de pain, de viande et d'air plutôt que de diplômes, et il ne fallait à aucun prix interrompre les études d'Hubert, déjà compromises par les événements de l'été dernier, ni celles de Bernard qui allait sur ses huit ans [...]  
env. 1525 signes

### Texte n.2 (niveau de difficulté : moyen)

Le camp près de Cracovie avait été pour la mère et la fille la dernière étape après Auschwitz. C'était un progrès : le travail était pénible, mais moins ; la nourriture était meilleure, et c'était mieux de coucher à six par chambrée qu'à cent dans un baraquement. Elles avaient moins froid : en rentrant de l'usine au camp, elles pouvaient ramasser du bois. Il y avait la peur des sélections. Mais elles étaient elles aussi moins épouvantables qu'à Auschwitz. Soixante femmes repartaient chaque mois, soixante sur environ douze cents ; on avait une espérance de vie de vingt mois même si on était moyennement robuste, et on pouvait tout de même espérer l'être plus que la moyenne. Et de surcroît il était permis d'escompter que la guerre finirait avant vingt mois.

La détresse débuta lorsque le camp fut dissous et que les détenues furent emmenées vers l'ouest. C'était l'hiver, il neigeait, et les vêtements dans lesquels les femmes avaient gelé à l'usine et à peu près tenu le coup au camp étaient tout à fait insuffisants. Elles étaient encore insuffisamment chaussées, souvent de chiffons et de journaux, attachés de telle sorte qu'ils tenaient tant qu'on était immobile ou qu'on se déplaçait, mais impossibles à faire tenir pour résister à de longues marches dans la neige et sur la glace. Or, non seulement les femmes marchaient, mais on les pressait, on les forçait à courir. « Marche funèbre ? » se demande la fille dans son livre, et elle répond : « Non, c'était un trot, un galop funèbre. » Beaucoup s'effondraient en chemin ; d'autres, après une nuit dans une grange ou simplement au pied d'un mur, ne se relevaient pas. Au bout d'une semaine, près de la moitié des femmes étaient mortes.

env. 1400 signes

**Texte n.3** (niveau de difficulté : moyen-élevé)

*Indication : l'hôtel dont il est question dans cet extrait est l'Hôtel Lutetia, construit au début du XX<sup>ème</sup> siècle, confisqué par les nazis en 1940 pour y établir son quartier général. Après la Libération, l'hôtel accueille les revenants des Lager et devient le lieu de retrouvailles de survivants et de leurs familles, aussi le lieu où les gens allaient constamment guetter le retour de leurs proches.*

1944 allait s'achever et bien que la guerre se poursuivît sur plusieurs fronts, avant même l'après-guerre il convenait de préparer le « retour ». dans les conversations, il n'était pas nécessaire d'en dire davantage, tout le monde comprenait. Ce retour, nous n'avions cessé à l'Hôtel, d'y penser depuis quatre ans : de cette époque datait la caisse d'entraide en faveur des prisonniers de guerre, constituée par les allocations de la Direction et les dons volontaires des employés. Cela nous permit de remettre 3500 francs à chacun de nos exilés dès le jour de son retour parmi le personnel. De quoi faire oublier aux prisonniers de 1940 que même après un glorieux combat, le général de Gaulle n'en considérait pas moins leur captivité comme « un honteux malheur ». Autrement dit pas de quoi être fier, rien qui justifîât qu'on la ramène.

Plusieurs endroits furent choisis pour être transformés en centres d'accueil : leur surface et leur capacité les désignaient naturellement. On ne demanda l'avis de personne : ordre du gouvernement ! Pour la gare d'Orsay et la caserne de Reuilly, cela allait de soi, un peu moins pour la piscine Molitor et le Vélodrome d'hiver, qui avaient hâte de renouer avec leur vraie vocation, et beaucoup moins pour les cinémas Gaumont-Palace et Rex.

Les autorités avaient vu grand, mais elles n'avaient pas vu loin. Quand elles comprirent que nombre de rapatriés ne seraient pas en état de rentrer chez eux au bout d'une demi-journée, à supposer que « rentrer chez soi » eût encore un sens pour eux, elles décidèrent qu'un grand hôtel serait plus à même de les accueillir. Car dans bien des cas il n'était pas imaginable de passer directement du camp de concentration à chez soi.

Env.1420 signes